

Night Shift de Guillaume Lachapelle

Annie Lafleur

Numéro 259, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafleur, A. (2017). Compte rendu de [*Night Shift* de Guillaume Lachapelle]. *Spirale*, (259), 58–59.

Narcisse enfant

Par Annie Lafleur

NIGHT SHIFT

de Guillaume Lachapelle *



« Mais, alors que la pensée s'enlise peu à peu dans un fouillis de courbes, on voit que l'époque des courbes est soudain résolue et que commence le temps des lignes parallèles. »

Eugène Savitzkaya, *En vie*

« Le cercle, déroulé sur une droite rigoureusement prolongée, reforme un cercle éternellement privé de centre. »

Maurice Blanchot,
L'écriture du désastre

Guillaume Lachapelle ** excelle dans l'art de la sculpture miniature dont il oppose, dans *Night Shift*, trois œuvres à une rare pièce réalisée à échelle

humaine, *Lost in Reflexion* (2015). La jumelle naine de celle-ci, *Awaiting Knowledge*, avait été créée deux ans plus tôt. Peut-être est-ce en raison de sa récente pratique scénographique (*L'histoire du roi Lear*, présentée au TNM en 2012) ou de ses quelques œuvres d'art public que l'artiste semble passer d'une échelle à l'autre sans effort ? Les technologies de modélisation et d'impression 3D qu'il privilégie et manie depuis plusieurs années pour donner corps au design de ses pièces y sont certainement pour quelque chose.

Géantes ou lilliputiennes, les œuvres de l'exposition *Night Shift* atteignent un niveau d'abstraction jusque-là inégalé dans le travail de l'artiste. En plus d'évacuer momentanément les

petites figurines taillées dans le bois qui caractérisaient un large pan de sa production antérieure, Lachapelle délaisse aussi les cloisons, balcons, herses et passages secrets pour miser sur la géométrie des espaces, à savoir, les plans (plancher, plafond), lignes (poutres, lampadaires, tuyaux) et points (sources lumineuses). Les pièces, ainsi structurées de l'intérieur et délimitées, pour la plupart, par des miroirs sans tain, font éclater les motifs à l'infini, tout en nous privant brutalement de notre propre réflexion. Une expérience à la fois effrayante et envoûtante où l'œil bascule dans l'envers du décor – qui n'est autre qu'une démultiplication du même sans fin – et s'ouvre à la construction d'un monde inconnu. Là où l'œil cesse de voir, l'imaginaire prend le relais.

Guillaume Lachapelle

Night Shift, 2016

nylon, peinture, mdf, bois, verre, composants électroniques, lumières LED, microcontrôleurs, haut-parleurs
38 x 50 x 50 cm

Nulle autre lumière que celle en provenance des œuvres, dans ce parcours qui propulse le visiteur fort avant dans la nuit. Le calme apparent, l'ordre induit par la répétition des formes et la désertion clinique des lieux sont autant de données à décrypter, entre désastre et ivresse, entre fin de soi et commencement de l'altérité. Piste de danse, stationnement souterrain, passerelles à un seul garde-corps, chaise d'accouchement et banquette vides : l'artiste s'adresse à notre réalité commune en recourant à des mondes parallèles et perpendiculaires. Sous ces petites vitrines propres où clignotent des lumières de foire et d'hôpital, le cynisme et la dérision ne sont jamais bien loin. Plus intimement, l'œuvre laconique de Lachapelle nous convie à un travail d'introversio qui nous mène simultanément à nos propres espaces psychiques abandonnés. Ici, le faux-semblant atteint une forme de nudité, d'austérité intérieure.

Quand il y a nuit sous roche

Disposées sur des socles sombres, les quatre maquettes paraissent en apesanteur : beauté et étrangeté se font ici la part égale. Chaque pièce s'anime au moyen d'un ingénieux dispositif de diodes électroluminescentes, déclinées en faisceaux multicolores, en bulbes ou entubées façon néon, contrôlées au moyen de séquences stroboscopiques (*Night Shift*, 2016), chorégraphiques (*Night Shift II*, 2016), court-circuitées (*Sans titre*, 2015) ou alternées (*Soma*, 2016). Comme plusieurs œuvres de ce corpus, *Night Shift* possède l'attrait d'un jouet sophistiqué qui s'allume et s'éteint en boucle, à cela près que les lumières virent au blanc cru et que la trame sonore (également composée par l'artiste) se tait subitement à un certain point. La fête est terminée. L'effet est aussi inattendu que cinglant et rappelle les fins de soirées abruptes, en discothèque.

Ce n'est pas tant la crudité de la lumière tranchante ou le lourd silence syntonisé qui heurtent au passage, mais la proximité physique avec l'œuvre qui se révèle. L'œil, égaré dans les méandres tentaculaires des miroirs, exclut le regardeur, un peu comme si cet œil, rendu étranger à lui-même, avait perçu un interdit, selon le mythe : « *L'eau où Narcisse voit ce qu'il ne doit pas voir, n'est pas le miroir capable d'une image*

distincte et définie. Ce qu'il voit, c'est le visible de l'invisible, dans la figure de l'infigurable, l'inconnu instable d'une représentation sans présence, la représentation qui ne renvoie pas à un modèle : l'anonyme que le nom qu'il n'a pas pourrait seul maintenir à distance », écrivait Maurice Blanchot. On ouvre ainsi la porte à l'œil, mais on la claque au reste du corps, explique Anaïs Castro dans sa monographie de 2014 consacrée à l'artiste : « *Si l'œil a toujours accès à l'œuvre, la présence physique du regardeur lui est en revanche continuellement refusée [...]* » (Nous traduisons.)

La fable des mutants

Bien que séduisante, l'œuvre, ici décroisonnée, échoue là où la maquette se distingue. L'effet est amplifié par la hauteur insuffisante du socle, qui installe du coup une distance forcée en plus d'accuser quelques défauts du dispositif fumigène, actif une fois sur trois. À ses côtés trône le triptyque *Soma* (2016), également exposé lors de la VII^e Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières, à l'été 2016. *Soma* se déploie comme une fable dystopique en trois fragments, trois espaces étagés où s'engouffre à nouveau le regard dans une réflexion continue. Le dernier étage positionne l'élément central avec plus d'insistance que les autres pièces du corpus. Suivant un éclairage synchronisé – blanc, violet, rouge – entre les paliers, une douche blanche éclaire une minuscule chaise d'accouchement, étriers sortis, maculée d'un liquide amniotique rendu phosphorescent dans l'obscurité. Un hachoir au pied de la chaise est connecté à une myriade de tuyaux et de passerelles insolites, clairement visibles du cubicule mitoyen : toute cette plomberie s'achève dans les profondeurs infernales d'un parc à fœtus baignant dans une résine engluée. Une banquette, également médiane, est cernée par deux arbres pourvus d'une tuyauterie et de conduits laissant s'échapper les eaux et les clones.

Il faut savoir que, selon la définition usuelle, les cellules somatiques, ou *somas*, sont « *l'ensemble des cellules non sexuelles de l'organisme* » ou « *le corps cellulaire du neurone* ». Les choses se corsent lorsqu'une cellule mute, « *donnant naissance à de nouvelles lignées de cellules identiques, porteuses de la même mutation* ».

Ainsi, le sujet (absent) donnant naissance est l'orphelin unicellulaire qui engendre ses semblables, à l'image des motifs infiniment répétés, eux-mêmes reproduits à partir du même fragment. L'artiste nous entraîne ici dans une vision particulièrement glauque de la condition humaine actuelle, illustrée par un univers cyberpunk où le thème de la filiation (ou de la dévoration) engage le pari d'une reproductibilité incontrôlable qui semble se faire violence. Une lecture de l'œuvre de bas en haut revient au même, car on s'imagine que le têtard survivant à l'épreuve des dangereuses passerelles suspendues dans le vide ne peut se nourrir que de sa matrice originelle, annulant ainsi toute probabilité de clonage. Nous sommes en présence d'un palindrome visuel.

Narcisse aveugle

Frôlant les trois mètres de haut et mesurant deux mètres exactement de large, *Lost in Reflexion* (2015) nous apparaît colossale et étincelante, surtout après avoir déambulé une demi-heure dans la pénombre, d'un îlot à l'autre. Deux vitrines identiques, posées dos à dos, contiennent chacune deux bibliothèques fantômes avec un immense miroir sans tain coïncé entre elles. Au centre précis de l'œuvre, le regard s'enfonce dans un tunnel insondable – où se réverbèrent les sept étagères de faux livres – divisé par le tracé du plafonnier qui se scinde « *au bout du regard* », là où Narcisse se creve les yeux. Un pas à gauche ou un pas à droite s'avère suffisant pour que les axes fusionnent en une seule courbe perpétuelle. C'est le heurt entre la connaissance et l'inconnaissance, la chute de notre image entre les pages blanches des encyclopédies scellées à jamais ; c'est l'unité du temps où le silence répond enfin à toutes nos questions. ■

* *NIGHT SHIFT*. Exposition de Guillaume Lachapelle. Présentée à la galerie Art Mûr, à Montréal, du 3 septembre au 29 octobre 2016.

** Né à Stoke (Québec) en 1974, Guillaume Lachapelle vit et travaille à Montréal. Il est diplômé de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en arts visuels. Sa pratique est essentiellement sculpturale et se décline sous forme d'installations et de maquettes. Il a récemment exposé au Künstlerhaus Bethanien, à Berlin, dans le cadre d'une résidence d'artiste. Il a également présenté son travail à la galerie Edward Day, à Toronto ; au centre d'exposition Circa ; ainsi qu'à la galerie Art Mûr, à Montréal. Il a aussi participé à des expositions de groupe en France et au musée de Rimouski. Il collabore par ailleurs à des productions télévisuelles et théâtrales en tant qu'accessoiriste et réalisateur de décors.